

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 28 février 1900, Du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 28 février — Indications pour la Louisiane — Temps — beau jeudi, plus chaud dans la partie nord; vents du nord-ouest diminuant; beau vendredi et plus chaud.

Les Evénements

DANS LE Sud de l'Afrique.

A quelque nationalité que l'on appartienne, quelle que soit la cause que l'on a embrassée, il faut toujours reconnaître les faits qui sont irrécusables et ne jamais chercher à les dénaturer dans un intérêt de parti ou pour satisfaire ses sympathies ou ses antipathies personnelles.

Eh bien, oui, le général Boer Cronje s'est rendu; il a été obligé de se rendre. Cela n'est pas contestable. Les Anglais ne peuvent que s'en réjouir et les amis des Boers que s'en affliger. Mais dans quelles conditions, grand Dieu! s'est opérée cette reddition. Après que Cronje eut mis en sûreté presque tout son artillerie et son matériel; après qu'il eut donné aux autres corps de Boers tout le temps nécessaire pour faire leur jonction et former en arrière une seconde ligne de défense plus forte que la première; après qu'il eut fait glisser de trois à quatre mille des siens entre les lignes anglaises pour aller renforcer le gros de l'armée des Burghers; après qu'il eut tenu en échec, pendant près de deux semaines, un ennemi six fois supérieur en nombre. Ce sont là des faits que personne ne nie, et qui couvrent de gloire les Boers et leur général Cronje, désormais illustre.

Nous ne connaissons pas encore tous les détails de cette lutte de géants; mais à mesure qu'ils s'éclaircissent, les Boers et leur commandant grandissent dans nos esprits. On se demande avec stupefaction comment plus de la moitié du corps d'armée de Cronje, investi comme il l'était, à pu s'échapper; de telle sorte que les Anglais n'ont pu finalement mettre la main que sur une poignée d'hommes.

Reste maintenant à savoir ce qu'il y a advenu, car la guerre est loin d'être finie. Elle entre dans une phase nouvelle qui nous fait prévoir bien des résultats étonnants. On ne connaît pas exactement la force de l'armée des Boers, qui se peut être déjà réunie pour faire face aux troupes du général Roberts. A juger de l'avenir par le passé, il faudrait à Roberts trois ou quatre fois plus d'hommes qu'il n'en a pour avoir raison d'un pareil ennemi.

Réjouissances extravagantes.

Londres, 28 février.—Il y a eu des réjouissances extravagantes dans la Colonie du Cap et la Natalie à l'occasion de la capitulation du général Cronje.

A Durban, Natalie, le drapeau américain a été arboré à côté du drapeau anglais sur l'hôtel de ville.

ECOLE CATHOLIQUE

D'HIVER D'AMERIQUE.

OUVERTURE.

C'est aujourd'hui, à huit heures du soir, que s'ouvre dans la grande salle Tulane la session de l'Ecole Catholique d'Hiver. Heureux qui sait mêler l'utile à l'agréable, a dit le poète latin. C'est la maxime qu'a adoptée l'Ecole Catholique d'hiver et, pour le prouver, elle a commencé par donner la parole au Rév. Thos. McLoughlin, qui fera une conférence extrêmement agréable dont voici le sujet: "Les mélodies et chants d'Irlande". Le Rév. McLoughlin qui a une jolie voix, exécutera plusieurs mélodies célèbres avec accompagnement de piano.

Le discours d'ouverture sera prononcé par le Prof. Alois Fortier, président de l'Ecole. Mgr. Rouxel, évêque auxiliaire, fera la prière.

Mgr. Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, qui se trouve maintenant aux Philippines comme le savent nos lecteurs, mais qui porte un grand intérêt à cette noble institution, donnera sa bénédiction à l'assemblée au moyen du phonographe. Plusieurs prélats honoreront cette cérémonie de leur présence.

On sait que tout le monde, sans distinction de croyance, est invité à assister à ces conférences. Le prix d'entrée est extrêmement modéré. Pour \$1 on peut se procurer le plaisir d'entendre cinq conférences, faites par des professeurs, par des savants, par des artistes de grand valeur.

Voici l'adresse des maisons où l'on peut se procurer les billets d'admission:

M. Mercier, pharmacien, 1434 avenue Carrollton.

Brown et Unsworth, droguistes, coin Hurst et Webster.

A. R. Mattingly, pharmacien, 4106 Magasin.

L. B. Diez, pharmacien, coin Magasin et avenue Louisiane.

Chas Amann, chimiste, 1456 avenue Jackson.

J. S. J. Otto, pharmacien, coin des rues Magasin et Joséphine.

Alfred Levy, pharmacien, avenues St-Charles et Melpomène.

Philip Werlein, limited, magasin de musique, 614 rue Canal.

L. Grunewald, ltd, magasin de musique, 735 rue Canal.

P. L. Cusachs, ltd, rues Canal et Baronne.

Pharmacie de Primo, rues Canal et Bourbon.

P. A. Capdan, coin des rues S. Remparts et Canal.

B. R. Finney, Articles religieux, 730 rue Royale, près de la Cathédrale.

J. H. Chas Rivet, Chimiste et Pharmacien, coin rue Remparts et Chemin du Bayou.

E. Hubert, Pharmacien, 2164 avenue Esplanade.

P. A. Capdan, Remparts et Champs Elysées.

Aussi à la Salle Tulane, tous les jours durant la session.

Le simple billet d'entrée est de 25 cents.

Le Drapeau Américain.

Le drapeau américain n'est maintenant sur une terre de barbares. Celui qui aurait pu dire cela il y a quatre ans aurait fait rire de lui. Cependant des changements se font continuellement. La nature est impitoyable.

Aussitôt qu'elle découvre une chose nouvelle, ancienne, quelle qu'elle soit, elle la condamne. Le fait est que Hostetter Stomach Bitter, ce fameux remède pour la dyspepsie, est employé depuis un demi siècle, prouve sa valeur. Essayez-le pour l'indigestion, l'état bilieux, la constipation ou la malaria et les fièvres intermittentes et vous serez convaincu. Votre cas n'est pas inhabituel. Vous n'avez tout simplement pas employé le bon remède. Le Hostetter Stomach Bitter est ce qu'il vous faut. Le plus tôt vous le prendrez sera le mieux. Convient particulièrement à cette époque de l'année.

LES ETRANGERS

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

Le Carnaval est terminé. Nous avons assisté, avant-hier soir, à la dernière des fêtes qui nous étaient promises. Il nous est bien permis de jeter en arrière un coup d'œil sur ce qui vient de se passer et de nous demander à toutes ces fêtes ont répondu à notre attente. A cette question la réponse est facile, et nous faut grand honneur. Jamais nous n'avons eu un Carnaval aussi brillant; jamais nous n'avons vu accourir dans notre ville autant d'étrangers, dont la plupart étaient des notabilités, des célébrités de la politique, de la finance, de la science, de l'art, de la littérature. Les premiers jours, au milieu du brouhaha des réceptions, des banquets, des bals, des processions, il était difficile de se rendre compte du nombre et de la qualité des visiteurs qui honoraient nos fêtes de leur présence. C'est hier seulement qu'on a pu s'en faire une idée juste. La plupart, ne suffisant plus les attractions des jours précédents, se promenaient dans nos rues et visitaient nos établissements publics et particuliers. On les distinguait facilement. Le nombre en doit être prodigieux. Nous avons pu nous en apercevoir, surtout dans la rue de Chartres, où il s'exerce une industrie spéciale, dont raffolent les étrangers, ceux du Nord surtout — l'industrie des marchands d'oiseaux.

Nous pouvons affirmer sans crainte d'être démenti, que ce Carnaval a été le plus beau, le plus réussi, le plus complet que nous ayons eu jusqu'ici. Il fera époque dans notre histoire.

UNE BAGARRE

—AU—

Cimetière Montparnasse de Paris.

Les obsèques du révolutionnaire russe Pierre Lavroff ont eu lieu le 14 février dernier à une heure après midi.

Près de 3,000 personnes, appartenant aux divers groupes révolutionnaires, ont formé le cortège, faisant entendre sur le parcours des chants séditieux que les agents agissant par ordre — ont tolérés.

Plusieurs incidents scandaleux se sont produits, et, malgré toute la bienveillance de la police a été obligé d'intervenir plusieurs fois.

A midi, au moment où nous arrivions devant la maison mortuaire, écrit un correspondant, un grand nombre de groupes socialistes, porteurs de couronnes, sont déjà arrivés. Notons:

Le groupe libertaire et le nouveau groupe des iconoclastes, la Maison du Peuple, les C. T. T. (Chevaliers du Travail), l'Emancipation (Université populaire du 15e), le Parti socialiste révolutionnaire (allemanistes); le Parti ouvrier français (guesdistes), etc., et les nouvelles Fédérations provinciales des Deux-Sèvres, de la Haute-Loire, d'Indre-et-Loire et de la Vienne.

Cette foule, en attendant le départ du convoi, discute bruyamment et se bouscule quelque peu.

A midi et demi un prêtre, le premier vicaire de Saint-Jacques-Haut-Pas, s'engage dans la rue Saint-Jacques.

Quelques énergumènes le voyant se il au milieu d'eux et se sentant des cris de la police l'entourant. Des cris de: «Saluez! Saluez! A

bas la colotte! A l'eau! éclatent.

Très dignement, sans faire attention à toutes ces injures, le digne abbé s'avance. Arrivé devant le No 323, où est exposé le cercueil de Lavroff il s'arrête et découvre et fait un grand signe de croix. Puis après s'être recueilli quelques instants devant le cercueil il s'éloigne sans répondre par un seul geste aux cris et aux menaces proférées contre lui.

A une heure et quart, le corbillard franchit le seuil de la maison mortuaire et le cortège se met en marche.

Des socialistes français chantent l'Internationale et la «Carmagnole». Les révolutionnaires russes entonnent des hymnes dans leur langue nationale. Et le convoi, au milieu de ces chants bizarres, entrecoupés de cris de: «Vive la sociale!» se dirige vers le cimetière Montparnasse en passant par le boulevard du Port-Royal et le boulevard Montparnasse.

Un important service d'ordre, dirigé par M. Toumy, avait été disposé sur tout le parcours. Et, malgré les ordres reçus, les agents ont du charger les manifestants plusieurs fois.

A l'angle du boulevard Port-Royal et du boulevard Saint-Michel se trouve un groupe de guesdistes portant le drapeau rouge de la Maison du peuple du dixième arrondissement. Au moment où ils vont se joindre au cortège, M. Picot, officier de paix, s'élance à la tête de ses agents, et saisit l'emblème. Les guesdistes veulent reprendre le drapeau et une terrible bagarre s'ensuit. Les agents sont recrus à coups de cannes et répondent de leur mieux.

Un d'entre eux, entouré par un groupe de manifestants, est obligé de déguerir pour pouvoir se frayer un passage. Enfin, le drapeau est saisi et plusieurs guesdistes sont arrêtés.

Deux cents mètres plus haut, nouvelle bagarre. Un groupe important de nationalistes répond aux cris de: «Vive la sociale! Vive l'anarchie!» par ceux de: «Vive la France! Vive l'armée!» Nouvelle intervention de la police qui, cette fois pourtant, fait une sélection et réserve ses coups pour ceux qui ont acclamé l'armée, protégeant ainsi ceux qui les premiers ont provoqué les patriotes par leurs cris et leurs chants séditieux.

A l'entrée du cimetière, un certain nombre de socialistes veulent pénétrer avec un drapeau rouge déployé.

Les agents se précipitent pour s'en emparer. Une lutte s'engage, au cours de laquelle plusieurs manifestants ont été blessés. Finalement, le drapeau pris par la police est remis — mais dans quel état! — à M. Viviani, député, qui donne sa parole d'honneur qu'il ne sera plus exhibé.

Dans l'intérieur du cimetière, la foule se presse nombreuse, des cris de toutes natures sont poussés, des tombes sont fouillées aux pieds.

Des orateurs veulent essayer de parler, mais leur voix est couverte par les chants révolutionnaires. Ce vacarme dure depuis une demi-heure déjà et menace de continuer. Or, on se donne de fermer la porte d'entrée du cimetière; alors une bousculade se produit; la police, qui, on fait intervenir, est recue par les protestations des manifestants, qui crient: «A bas Waldeck! A bas Millerand!» Des couronnes sont arrachées des tombes et lancées à la tête des agents. Un de ceux-ci reçoit à la tête un vase de fleurs qui lui fait une assez grave blessure. Enfin la police a pu refouler la foule jusqu'à la porte, et laisse les orateurs faire devant un millier de privilégiés l'apologie de la république sociale!

Au dehors la foule, pressée par de nombreux agents accourus à l'appel de M. Toumy, se disperse en chantant.

Commentaires et Regrets

Les Philistins Sprague de Dr. Hubb géral ont traité les manifestants. Echantillon gratis. Address: Sterling Realty Co., Chicago ou N. Y.

Exposition Universelle de 1900.

Le Grand-Théâtre du Vieux-Paris.

On a ménagé au Vieux-Paris les diverses salles de spectacle qui ouvriront le 15 avril. La plus caractéristique et la plus vaste est le Grand-Théâtre, où dix-neuf cents personnes peuvent trouver place. Cette salle, où défilent tous les grands artistes de Paris et de l'étranger, est à elle seule une curiosité. Qu'on se figure une immense halle en bois, dont les travées ont plus de vingt-six mètres de portée. Au fond, une vaste scène qui sera fermée par de magnifiques tapisseries du dix-septième siècle, des batailles de Le Brun d'une conservation parfaite. A part les artistes des concerts Colonne, en habit noir et cravate blanche, le service de l'orchestre sera fait par la musique du Préfet des marchands en grand costume. Trente ouvreuses, jeunes et jolies, habillées de délicieuses toiles de Jouy du dix-huitième siècle, présenteront aux spectateurs des coussins brodés aux couleurs rouges et bleu du Vieux-Paris. Deux cent cinquante lampes à incandescence de seize bougies et dix lampes à arc enfermées dans de vieilles lanternes répandront partout la lumière. Parmi les anachronismes dont le public ne se plaindra certainement pas, signalons l'exposition de dessins que l'illustration organise dans le vestibule. Si l'on songe que ce soi-ci de l'attraction est observé dans toutes les autres parties, on s'explique très bien que notre confrère Cornély considère le Vieux-Paris comme la plate-forme de l'apaisement et dit qu'on s'y incrustera au point de refuser d'en sortir.

Les difficultés de la danse.

Les journaux d'Athènes nous apportent une petite histoire assez joyeuse dont on s'amuse beaucoup là-bas: un juge de paix du pays de Grèce désirant, bien qu'arrivé à un âge raisonnable, apprendre la danse, s'adressa à un maître à danser. On lit un forfait, et notre grave juge de paix commença à exécuter des pas en avant, en arrière, des ronds de jambe, des petits sauts, des révérences, tout ce qui constitue enfin l'art de Terpsichore.

Mais les jours passaient, et notre fonctionnaire n'arrivait qu'à s'essouffler, et encore même pas en mesure. Si bien que, découragé, le professeur déclara sa mission terminée et prétendit que si son élève ne savait pas danser c'était la faute. L'élève, vexé, a intenté un procès à son maître et l'a gagné.

«Attendu, dit l'arrêt, qu'un homme bien constitué et exempt de toute infirmité corporelle n'est pas impropre à apprendre à danser, le professeur est condamné à continuer ses leçons jusqu'à ce que son élève sache danser.»

Mais une question se pose: la justice étant boiteuse, ses représentants doivent-ils, au point de vue de la danse, être considérés comme des hommes ordinaires?

AMUSEMENTS

GRAND OPERA HOUSE.

«Michel Strogoff» est la pièce favorite du moment; elle nous introduit dans un monde un peu nouveau pour nous, le monde russe. C'est là son principal attrait. De plus, la pièce est interprétée par la troupe Baldwin-Merville qui est elle-même très aimée, très appréciée du public. M. Farnum et Miss E. Lyon ont superbes dans leur rôle — ce qui explique les belles salles du Grand Opera House, depuis dimanche.

Coucert de Mme Rosa Labarre.

Comme nous l'avons déjà annoncé, Mme Rosa Labarre, un de nos professeurs de musique les plus en vogue, donne prochainement, à la sollicitation de ses nombreuses élèves, une grande soirée musicale, à la salle Grunewald.

La date de cette soirée, qui attirera l'élite de notre monde dilettante, est fixée définitivement; elle aura lieu le 7 mars, à 8 heures du soir.

Nous n'avons pas sous les yeux le programme complet du concert. Nous pouvons pourtant citer quelques unes des personnes qui s'y feront entendre: d'abord, Mme James Nott, une très jolie voix, une chanteuse de beaucoup de valeur et une diseuse extrêmement finie; puis Mlle Louise Claiborne, F. Garcia, Evelyn Meyer, Legrande, Poupard, Amire Peters, Jeanne Tany, Emma Bertus, Balkar, Louise Soniat, Annette Hincks, Edith Howcott, Baudan, Laure Landry, Hilda Nott, Mme Hughes de la Vergue, Mme Nora Howard.

Presque toutes sont ses élèves et font le plus grand honneur au talent, à la méthode irréprochable de leur professeur.

Impossible, croyons-nous, de grouper dans une seule soirée autant de jolies voix bien exercées et de pianistes plus habiles.

THEATRE DE L'OPERA.

Il y avait foule, hier soir, à l'Opéra. On y donnait Faust, au bénéfice de deux artistes très aimés, Mlle de Consoli, la ballerine la plus complète que nous ayons eue depuis longtemps, une danseuse de premier ordre; et de M. Boxman, notre remarquable basse noble. Tous les deux ont été acclamés et ont reçu de magnifiques et riches cadeaux.

Ce soir, 1ère et unique représentation de Lohengrin, sous la direction habile de M. Vianesi.

Vendredi, Martha.

Samedi, bénéfice de Mlle Pacary, notre éminente Falcon: spectacle composé — Le Trouvère, 1er acte; la «Reine de Saba», 3e acte; la «Cavalleria Rusticana» et le ballet de «Salammbo».

Dimanche, en matinée, bénéfice des chœurs, la «Traviata», avec l'élite de la troupe; intermède par l'Orphéon Français, et Ballet nouveau réglé par M. Francioli. Nous reviendrons sur ce très intéressant sujet.

Dimanche soir, départ de la troupe.

CRESCENT THEATRE.

Qu'y a-t-il de plus populaire au monde, que «Les Mousquetaires» d'Alex. Dumas? Qu'y a-t-il de plus aimé que James O'Neill, dans le rôle de D'Artagnan? Tous les deux de compagnie font toujours la fortune des scènes où ils apparaissent. Il est impossible, en effet, de voir une meilleure incarnation de D'Artagnan que chez cet excellent et intelligent acteur.

THEATRE TULANE.

Il y a eu, hier, une très belle matinée au Tulane. On jouait «Christian», avec miss Viola Allen dans le principal rôle, quelle interprète avec un rare talent. Miss Viola Allen joint, parmi nous, d'une grande réputation. Aussi la salle était-elle comble, une fois de plus, et il sera ainsi, toute la semaine, y compris les deux représentations de samedi, en matinée et le soir.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Sur le point de se fixer dans une petite ville de province dont on lui a vanté la salubrité, un Parisien se renseigne auprès d'un habitant du pays.

—Est-il vrai, demande-t-il, que l'on meurt très peu ici?

—Oh! monsieur, c'est à peu

près comme ailleurs, jamais plus d'une fois!

Sport en famille. Un gendre et sa belle-mère, toujours en bistille, faisant hier de la bicyclette, ramassent ensemble, à la descente d'une côte, une «pelle» des mieux réussies.

«Tiens! observe un ami, c'est la première fois que je les vois tomber d'accord!»

DEPECHE

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE

Rapport du général Buller sur ses dernières opérations.

Londres, 28 février.—Le Bureau de la guerre a reçu la dépêche suivante du général Buller:

«Quartier-général Hlangwan, 28 février, 5 h. 15 du matin: Voyant que le passage de Langroort était soutenu par des forts, j'ai fait une reconnaissance pour trouver un autre passage de la Tugela. Il en a été trouvé un au-dessous de la cataracte par le Col. Saubach, des Ingénieurs Reuxaux.

Le 26 février, j'ai fait transporter les canons et le bagage sur la rive de la Tugela; j'ai enlevé le pont lundi dans la nuit, et l'ai placé sur un point qui se trouve juste au-dessous de la cataracte marquée.

Pendant tout ce temps-là, les troupes ont construit à la hâte de petits abris, au milieu des balles et des boulets que l'ennemi faisait pleuvoir sur nous.

Mardi, le général Barton, avec deux bataillons de la 6e brigade et les fusiliers de Dublin, a escaladé une hauteur sur les bords de la rivière, la colline est presque à pic. Ils ont ainsi escaladé plus de 500 pieds et enlevé la principale hauteur de Pieters Hill.

Cette hauteur tournait la gauche de l'ennemi. La quatrième brigade, sous le colonel Northcott, et la sixième brigade, sous les ordres du colonel Kitchener, le tout sous le commandement supérieur du général Warren, a attaqué la position des Boers qui a été enlevée brillamment. Nous avons fait 60 prisonniers et dispersé l'ennemi dans toutes les directions. Il semblerait qu'il y a encore un corps considérable de Boers, qui sont restés dans la montagne Buluan.

Notre perte n'est pas forte, je l'espère, du moins. Elle est sans aucun doute beaucoup moindre qu'elle ne l'est été, sans l'appui de l'artillerie, qui était admirablement servie, surtout les canons manés par le corps Royal Naval et les volontaires de la marine du Natal.

Attentat contre la vie du Président Castro.

Caracas, Vénézuéla, 28 février.—Pendant la procession du Carnaval, hier, un Vénézuélien a tiré deux fois sur le président Castro, mais ne l'a pas atteint. Le président a été ensuite acclamé par la foule. La ville est calme.

N'avez pas votre vie en sûreté et en sécurité du tabac.

Pour abandonner tout et partez tout l'usage du tabac, sans la moindre exception, de la nicotine et du goudron, prenez No To Bae, le merveilleux remède qui rend forts les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens, 50 cents en \$1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Address: Sterling Realty Co., Chicago ou New York.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

67 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

VIII

AU BORD DU LAC.

(Suite.)

—N'est-ce pas? Si seulement le rendez-vous avait lieu en France....

—Ça m'en a tout l'air, patron, car voici Ferny devant nous, et Ferny est France.

A l'entrée de la petite ville, nos voyageurs virent arriver sur eux Latrude à fond de train.

—Nous suivons? demanda-t-il en faisant virer sa machine.

—Énergiquement.

—Bon. Ils ont traversé Ferny au grand trot et ils se sont engagés sur la route de Gex. Allez tranquillement, je me charge de vous renseigner.

Et le brave petit Latrude reparut comme une flèche.

IX

LA GROTTTE AUX FÉES.

Laissons-les courir par Gex et le val des Dappes, vers le but que nous connaissons, et suivons maintenant André, Coupe-la-Peau et Raisonnable, partis de Genève par le train de deux heures du soir et arrivés à six heures et demie à la gare des Hôpitaux-de-Jougues.

Sans jeter un regard sur ses deux acolytes descendus de deux compartiments différents et qui paraissaient ne pas se connaître, André quitta la gare et — renseigné par une bonne carte — il rejoignit la grand-route de Lun-saine à Pontarlier et s'en alla à pied, d'un pas de promenade, vers le carrefour distant de cinq à six kilomètres, indiqué par Musca-Fin comme lieu de rendez-vous.

Il était vêtu en touriste: pantalon et veston de flanelle claire, coutchouc sur les bras, étai de jorquette en bandoulière, canne ferrée à la main.

Seulement son étai de jorquette contenait une paire de revolvers.

André, songeur, sans prêter aucune attention au magnifique paysage qui offrait ses splendeurs à droite et à gauche de la route, se dirigeait à pas lents vers son but.

Il sentait en lui une inquiétude, un malaise et il regarda à plusieurs fois le ciel, pourtant uniformément bleu, comme s'il eût ressenti la lourdeur d'un orage en formation.

Non, l'orage était en lui. Haussant les épaules, il dit: —C'est la fièvre de l'action imminente qui m'impressionne à ce point!... Bah! cela passera. A mesure qu'il avançait, la route se resserrait entre deux monticules rocheux couronnés de sapins et descendait une pente assez raide pour franchir sur un pont de pierre un ruisseau torrentiel.

Quand il fut en bas de la pente, André s'assit sur le parapet du pont.

—Ce doit être l'endroit indiqué, se dit-il. Par ma foi! ce lieu est sauvage et désert à souhait. Pas une voiture sur la route. Ame qui vive dans les environs.

Il se reprit aussitôt, car il venait d'apercevoir une vieille femme qui tricétait en gardant une demi-douzaine de chèvres au milieu d'un taillis.

—Je me trompe, voici quelqu'un.

Il s'approcha de la filieuse qui le regardait curieusement et l'interpella:

—Dites donc, ma brave femme, est-ce dans les environs que se trouve la Grotte aux Fées?

—Par! oui monsieur. C'est là à deux pas.

—Voulez-vous m'y conduire? Et il montra au bout de ses doigts une pièce blanche.

—Hé! tout de même, quoique ça ne soit pas difficile d'y aller tout seul.

La vieille s'approcha et prit la pièce qu'elle fit disparaître dans la poche de son tablier.

—C'est par ici, monsieur.

Et elle indiquait un petit sentier qui grimpa le long du ruisseau.

—Qu'est-ce que cette allée? demanda André en désignant une route ombreuse barrée par une forte charpente.

—C'est le chemin des Grangettes, mon bon monsieur, une propriété qui appartient à M. le Foutenay.

—Ah! bien.

—Vous le connaissez, M. le marquis?

—Du tout. On m'a parlé de la Grotte aux Fées comme d'une curiosité naturelle qu'un touris-

te doit voir en passant. Je viens voir la Grotte aux Fées. Le reste ne m'intéresse pas du tout.

—Ah! bien... En ce cas, monsieur, montons, c'est un peu plus haut.

Cette grotte était une excavation de trente mètres de profondeur environ sur huit à dix de large, dont la voûte un peu basse formait comme une sorte de coupole régulière incrustée de cristaux de roche.